NOUVELLE-ORLÉANS, 1er OCTOBRE 1902.

Livraison 4ème. 9e SERIE. Tome I.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.00 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, 406 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 406, RUE DE CHARTRES
1902.

Nouvelle-Orleans, 1er Octobre 1902.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet:
1o. De perpétuer la langue française en Louisiane;
2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger;
3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société:

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Discours prononcé à Waltham, Massachusetts,

août 1902, à une assemblée d'Acadiens
de la Nouvelle-Angleterre et du Canada,

PAR L'HONORABLE JOSEPH A. BREAUX.

M. le Président, Révérends Messieurs,
Mesdames et Messieurs:

En présence du grand nombre de personnes assemblées pour célébrer ce jour, je n'hésiterai pas en disant que le juste et le vrai se font sentir tôt ou tard.

Le juste et le vrai sont immortels.

L'injustice est appelée à être condamnée et oubliée.

Les belles stances de Longfellow, dans son poème portant un titre qui se suggérera de lui-même, sans le nommer, peignent admirablement, en les faisant ressortir, les grandes fautes commises et les actes de hideuse injustice.

En maintes circonstances, pendant la découverte et pendant l'exploration du continent américain, le juste et le vrai ont prévalu, quelquefois avec difficulté il est vrai, mais le succès final a été universellement reconnu.

Un pauvre pilote de Gênes, ferme, entouré par son équipage menaçant, sous l'empire d'une idée, fruit de longues méditations; encouragé depuis quelques jours par le vol d'oiseaux venant d'une région inconnue, une belle nuit, seul, préocupé, aperçoit la lumière d'une hutte indienne, et le matin suivant il salue les forêts du Nouveau Monde.

Cependant on voulut l'humilier et le détruire en le forçant à traverser enchaîné l'océan dont il avait le premier exploré les vagues. Noble et généreux il endura ses souffrances en silence et ses chaînes apportèrent un honneur nouveau à son nom.

De Balboa, explorateur espagnol, prit possession de l'Océan Pacifique qu'il découvrit au nom de son pays; et cependant quelque temps après il fut exécuté au nom des lois du même pays, à l'instance de ses cruels et envieux accusateurs.

L'histoire dans sa justice conserve son nom illustre et sans reproche.

A cette époque, les Cabots, habiles navigateurs, obtinrent une charte d'Henri VII, leur assurant la moitié des bénéfices de leurs découvertes. Ils découvrirent l'extrême nord du continent américain: le Labrador et la Terre-Neuve.

Vers cette époque, des pêcheurs normands, bretons et

basques suivaient leurs occupations. Chaque année, nous dit Pierre Loti dans son roman intitulé " Les Pêcheurs d'Islande," ils recevaient la bénédiction du départ dans le port de Paimpol. Pour les uns la pêche devait être bonne; les autres ne devaient jamais revenir. C'était pour eux la dernière bénédiction. Au printemps ces pêcheurs se rendaient sur les côtes d'Islande et après sur celles de Terre-Neuve. Ils ne connaissaient pas l'été de la France.

Peu à peu des colons de ces peuples suivirent les traces de ces pêcheurs et vinrent s'établir dans la Nouvelle-Ecosse et le Nouveau Brunswick de nos jours, au sud des découvertes des Cabots. L'Angleterre s'opposait fortement aux pêcheurs et à la colonie. Quant à la colonie acadienne l'Angleterre eut recours à des mesures qu'on ne saurait justifier.

Mais la nombreuse assemblée d'aujourd'hui prouve que des mesures injustes ne peuvent pas anéantir un peuple, pas même une faible colonie.

A la fin du XVII[e] siècle et au commencement du XVIII[e], l'Angleterre convoitait la belle Louisiane, une des plus belles colonies françaises de ce temps. La destinée, à l'instance du juste, la lui refusa, et par la cession qu'en fit la France la Louisiane devint une partie de l'Union Américaine.

Pendant l'époque d'exploration qui suivit celle des découvertes, de beaux noms s'offrent à nous qu'il est bon de garder en notre mémoire. Des Narvaez, des Jacques Cartier, des Fernand De Soto qui reconnurent les côtes de l'Acadie, de la Virginie, de la Floride, et des Lavaudery qui découvrirent les Montagnes Rocheuses, et qui nous laissèrent des noms que la vérité se plaît à honorer. L'histoire a aussi tenu compte des découvertes du grand et pieux missionnaire Marquette et de son aide Joliet, et de celle du brave La Salle.

De l'époque d'exploration à celle de la colonisation du continent, la période de transition n'ést pas longue. Elle offre cependant nombre de preuves convaincantes que les sentiments du devoir et l'amour du vrai finissent généralement par vaincre les obstacles qu'ils rencontrent et à établir leur prédominance.

On s'accorde à louer la grande valeur, l'énergie et la persévérance des premiers colons de toutes origines. Ils furent généralement des hommes de bien. Ils eurent leurs peines et leurs désolations, mais aussi leurs succès et leurs triomphes. L'honneur les a fait persévérer et ils sont restés à la hauteur de leurs rudes tâches. Ils ont laissé de belles traditions que l'on ne devrait pas laisser tomber dans l'oubli. C'est au contraire en les répétant sans relâche qu'on soutiendra la cause du vrai et du bien.

Généralement, en matière de gouvernement, ils suivirent la belle maxime nettement exprimée par Montesquieu : "Gouvernement de soi par soi-même," et ils l'inscrivaient partout, même sur les barrières séparant leurs propriétés.

En parenthèse, cette maxime ne s'accorde pas avec les idées d'expansion militaire de nos jours.

La Louisiane n'a pas toujours été heureuse. Elle eut à souffrir des injustices flagrantes Ses fils ont fortement protesté contre la cession faite par la France à l'Espagne, disant : "S'il faut un changement de gouvernement qu'on nous permette de nous gouverner nous-mêmes."

Leur appel au gouvernement de Louis XV fut vain. La monarchie française déjà chancelante, indifférente, les abandonna. Lafrénière et ses braves compagnons résistèrent. Ils furent condamnés et injustement exécutés par ordre du gouverneur espagnol O'Reilly, de triste mémoire.

Sous la domination du gouvernement espagnol, les

colons, grâce à leur persévérance et à leur énergie, prospérèrent.

A la fondation de l'Etat, les colons étaient en assez grand nombre. On respecta leurs droits.

Le gouvernement que l'on adopta fut basé en grande partie, sur le système du droit civil auquel ils étaient habitués depuis les premiers jours de la colonie. A Rome, pendant les beaux jours de prospérité et de lumière intellectuelle, les lois romaines étaient basées sur le respect de la famille, de la religion et de la propriété. Les principes du *Corpus Juris Civilis* sur les obligations et autres droits privés sont encore les plus beaux et les plus justes du monde.

En Louisiane, les liens de famille, les droits des personnes sont sous l'égide du droit civil.

Sous un gouvernement libre ses belles maximes protègent la vertu et l'honneur, la propriété et le fruit du travail.

Les colons ont obtenu une belle part des terres publiques. De nos jours, un grand nombre sont propriétaires. Les chances de réussir et de s'élever sont les mêmes pour tous. Il y a peut-être des inégalités, comme partout ailleurs. Nous ne sommes pas près de l'âge d'or des poètes, cependant la prospérité et le bien-être sont assez généralement répandus.

J'ai pensé qu'il vous serait agréable d'entendre quelques mots relatifs à la Louisiane.

Rien en votre présence ne me fait penser que je ne suis pas en Louisiane. Vos noms me semble familiers. Ce sont les noms de nombre de nos familles.

En partant de chez moi, une jeune personne que j'estime me demanda instamment "Où allez vous?" Je lui répondis que j'allais trouver d'autres parents.

Elle me répondit : "Vous en avez déjà un si grand

nombre, je ne pensais pas que vous en eussiez ailleurs."

De la belle ville de Waltham et de votre charmante assemblée je garderei toujours un profond et doux souvenir.

ARTISTE ET VIRTUOSE. *(Suite.)*

CHAPITE VI.

L'alouette était auprès de lui, lui prodiguant les caresses les plus tendres.

"Comme tu es bonne, Sophie," disait-il d'une voix faible; "je n'espérais plus te revoir."

Elle, avec transport: "Je t'aurais attendu toute ma vié! J'étais sûre que tu me reviendrais."

Attendri par ces douces paroles et aussi par son état maladif, il pleura et demanda pardon à son amie du chagrin qu'il lui avait fait.

"Ne parlons plus de cela," dit-elle en lui fermant le bec d'un baiser. "Plus jamais! Le succès t'a grisé, c'est naturel, tu es si jeune! Et puis tu as le caractère faible, sais-tu? Mais ton cœur est bon et je crois que tu m'aimes" ......

"Oh oui! je t'aime!" fit-il en pleurant abondamment; "je t'aime de toute ma force, je ne te ferai plus de peine, jamais! Ma vie entière sera une expiation de cette semaine criminelle."

Il était sincère en ce moment. Mais si l'alouette eût mieux connu le cœur des oiseaux, elle eût su que rien n'est moins digne de confiance que ces caractères au repentir facile. Elle eût compris ce dont le rossignol ne se rendait pas compte lui-même: qu'il s'apitoyait sur ses propres maux, non pas sur la peine qu'il avait causée

à sa compagne; qu'il pleurait les plaisirs finis, pas la faute commise.

Pendant deux jours il ne put se tenir sur ses pattes et serait mort de faim sans l'alouette; pour lui exciter l'appétit elle sut trouver toutes sortes de vers et d'insectes qu'elle lui apportait dans son bec, malgré la répugnance instinctive que ce contact lui causait.

Tant qu'il fut très-malade, il se montra tendre et soumis comme un tout petit enfant; dès qu'il alla mieux, il devint grondeur et agressif. Il essayait de chanter, et n'y parvenant pas il avait des colères et des désespoirs puérils. Elle, très-raisonnable, disait:

"Cela reviendra avec le repos; d'ailleurs nous voilà au milieu d'août; c'est bientôt l'époque où les rossignols cessent de chanter. Au printemps prochain tu retrouveras ta voix.......Et tes succès!" ajouta-t-elle tristement.

Quand il put voler, ils recommencèrent à voyager. Le rossignol voulut voir la mer. Ils descendirent le cours de la Seine en quelques jours et arrivèrent à Trouville pendant la *grande semaine.* Les courses finies, ils traversèrent la baie de Seine et remontèrent la côte jusqu'à Dieppe.

Le rossignol s'imagina que l'air humide de la mer l'enrouait davantage: on revint dans l'intérieur sur la rive gauche de la Seine. Tout le mois de septembre les vit en Normandie.

Ainsi que l'alouette l'avait présumé, le rossignol ne recouvra point sa voix et cela le rendit maussade, de plus en plus. Adieu les succès amoureux! En dehors de son chant, il n'avait rien de bien attrayant, n'étant beau ni de forme ni de plumage; il passait inaperçu et les oiselles le laissaient à présent tranquille.

Seule son amie continuait à l'aimer, à le trouver joli

et, lorsqu'il lui fredonnait à l'oreille une mélodie à peine perceptible, elle jurait qu'il avait plus de talent qu'autrefois, qu'il *disait* avec une délicatesse exquise.

Elle ne fit jamais allusion à l'aventure du bois de Boulogne, mais lui, par perversité, dit un jour :

" Se peut-il que je sois le même oiseau dont toutes les belles petites raffolaient naguère ! "

" Tu as tort d'évoquer ces souvenirs," dit l'alouette très-grave. "Elles t'avaient mis dans un joli état, tes belles petites, et sans moi ...... "

Elle n'acheva point. Le rossignol, comprenant qu'il n'avait pas le beau rôle, se tut.

" C'est pourtant vrai qu'elle m'a sauvé la vie," pensa-t-il. Et plus il se sentait d'obligation envers elle, plus il la prenait en grippe. Car la reconnaissance, si douce aux belles âmes, est un lourd fardeau pour les natures vulgaires.

Cependant, l'automne était venu ; les matinées se faisaient froides et le rossignol geignait continuellement, se plaignait du climat.

L'alouette qui avait, par atavisme, le goût des pérégrinations, proposa d'aller dans le midi. Un de ses oncles avait passé deux hivers à Nice et à Monaco et parlait de ce pays avec enthousiasme.

" Tout pays m'est indifférent," dit-il, " et je m'ennuierai partout tant que durera cette maudite aphonie."

" Dans ces régions," dit l'alouette, " le printemps est en avance de deux mois sur nos contrées " ......

" Que ne le disais-tu plus tôt ? " interrompit le rossignol ; " partons tout de suite. Peut-être que mon larynx guérira plus vite. Mais comment trouver le chemin ? "

" C'est facile," dit-elle, " il suffit d'aller vers le sud-est."

"Et tu prétends savoir où est le sud-est?" dit le chanteur.

En dehors de son art il était d'une ignorance extrême et, jugeant tout le monde d'après lui, ne croyait jamais à la science d'autrui.

L'alouette ne répondit pas.

"Nous en serons quittes," dit Ernest "pour demander notre chemin aux oiseaux que nous rencontrerons."

Et ils partirent.

Le mot de midi excitait beaucoup l'imagination du rossignol. Très faible en géographie, il se figurait Nice sous le tropique; il pensait y trouver des populations d'oiseaux exotiques en liberté, des perruches passionnées, de langoureuses gorges-coupées, des oiselles de Paradis, d'autres beautés inconnues qui, toutes, seraient folles de lui. En cheminant d'un vol rapide à côté de sa compagne, il rêvait un avenir d'amours sans cesse renouvelées.

"Mais cette fois," se disait-il, "je me ménagerai, je ne me laisserai plus mettre sur le flanc, comme là-bas. Sophie va bien me gêner; comment me débarrasser d'elle? Aucun prétexte pour la planter là. Elle est le modèle de la douceur et de la fidélité ...... C'en est agaçant! Ah! si c'était à refaire, comme je la laisserais couver ses œufs! Jeunes gens, ne vous adressez jamais aux oiselles mariées; ce sont des crampons dont on ne peut plus se dégager."

Après une longue étape, ils campèrent le soir sur une colline assez élevée, couverte de vignes vendangées, dont les feuilles étaient jaunes comme de l'or.

Le rossignol, très-nerveux, demanda à l'alouette toute sorte de renseignements sur le pays où ils allaient. Elle ne savait pas grand'chose, si ce n'est qu'il y pousse des orangers, que les lauriers-roses y fleurissent tout au bord d'une mer bleue.

“Que je voudrais être arrivé!” disait-il vivement.

“Est-ce encore loin? Y a-t-il des rossignols? à quelle époque commencent-ils à chanter?” et cent autres questions.

Elle très-calme, répondait: “Tu m’en demandes trop; je ne sais pas, mais je crois qu’il nous faudra voler encore bien des jours. Patience!”

“Tu m’agaces,” disait-il, “avec ta patience et ton calme.”

Et de nouveau il pensait combien elle serait gênante, il songeait aux moyens de s’en débarrasser. S’enfuir loin d’elle dans le jour était chose impossible, car elle volait plus vite et plus longtemps que lui. La quitter la nuit? Elle dormait tout contre lui et sa tendresse était si vigilante qu’elle s’éveillait au moindre mouvement et lui demandait: “Es-tu souffrant, mon ami? As-tu besoin de quelque chose?”

Et plus il se sentait lié à elle, plus il la détestait.

“Certainement,” pensait-il, “je ne souhaite pas sa mort, mais s’il n’y a pas d’autre moyen, ma foi! ......”

Une nuit, il fit un rêve qu’il considéra comme un avertissement du ciel. Il rêva que leur route les menait à Pithiviers, et que Sophie était admise à l’honneur de figurer, désossée, dans un de ces pâtés que Maurice trouvait si bons. En ouvrant les yeux, il s’écria: “Pithiviers!”

“Tu dis, mon ami?” demanda l’alouette.

“Rien,” répondit-il. Saurais-tu pas, par hasard, où se trouve la ville de Pithiviers?”

“Non;” dit-elle.

“Tu ne sais rien,” grommela-t-il.

“Quelle est cette ville?” demanda-t-elle.

“C’est un pays où les alouettes sont très-recherchées,” fit-il d’un ton aimable.

"Je ne tiens pas aux suffrages des autres," dit-elle, "pourvu que tu m'aimes."

"Possible," fit-il, "mais tout de même ça me flatterait de te voir appréciée à ta valeur."

Elle, toute contente, le remercia avec effusion.

"Quelle idiote !" pensa Ernest. "Elle s'imagine que je lui fais un compliment."

Plus de vingt fois dans la journée, le rossignol s'arrêta pour demander à d'autres oiseaux la route de Pithiviers. Aucun ne put le renseigner. A chaque instant il interrogeait sa compagne : "Arrivons-nous bientôt ?"

"Je ne sais pas," répondait-elle tranquillement.

Et les jours se succédaient monotones.

Un matin qu'ils s'étaient mis en route de très bonne heure, ils virent, au milieu d'une plaine, deux hommes dont l'un tenait à la main un fusil, tandis que l'autre tirait, par saccades, une longue corde. A quelque distance des hommes il y avait un objet brillant qui tournait rapidement sur lui-même en réfléchissant dans toutes les directions les rayons du soleil.

Le rossignol reconnut les chasseurs au miroir que Maurice avait décrits. Son cœur battit d'espoir. Il dit d'un air innocent :

"Qu'est-ce donc qui brille là-bas ? Sophie, toi qui voles si vite, va donc voir ce que c'est."

Elle se dirigea vers le miroir. Le rossignol était violemment ému et suivait l'alouette de l'œil avec le plus vif intérêt. Quand elle fut presque au-dessus de l'objet brillant, le chasseur dirigea son arme vers elle ; une fumée sortit par le bout du canon, puis, une forte détonation. L'alouette sembla tomber pendant une seconde, mais, faisant un crochet brusque, elle revint en hâte vers son compagnon.

"Le maladroit !" s'écria le rossignol.

"Ah mon ami!" dit l'alouette pantelante, "je l'ai échappé belle."

"Oui," répondit le rossignol, "il t'a ratée."

"J'ai entendu siffler les grains de plomb. Il s'en est fallu de peu que tu ne me perdisses à jamais. J'en tremble encore. Embrasse-moi, Ernest."

Il tourna la tête vers elle, si brusquement, qu'il lui donna du bec dans l'œil gauche. La douleur arracha un cri à l'alouette :

"Tu m'as crevé l'œil !" dit-elle.

"C'est ta faute," dit-il d'un ton bourru. "Tu te jettes sur moi comme une folle."

"Oh mon ami !" dit-elle en pleurant ; "peux tu me parler ainsi ? Dieux, que cela me fait du mal !"

"Voyons," fit-il en lui examinant l'œil ; "ce n'est rien, une égratignure ; demain il n'y paraîtra plus. Il ne faut pas être si douillette."

Le lendemain, l'œil était très enflammé et il s'y forma un abcès. Toute la tête fut envahie par un érysipèle qui fit beaucoup souffrir la pauvre alouette et la mit aux portes de la mort.

Le rossignol eut l'idée d'abandonner la malheureuse et de poursuivre tout seul son voyage. Mais il réfléchit qu'il ne saurait pas trouver son chemin sans elle et, se résignant à rester, il la soigna : de très-mauvaise grâce d'ailleurs, en lui faisant bien sentir qu'il lui payait sa dette.

Et elle pensait : "Comme il est bon ! Il me soigne -- assez maladroitement, c'est vrai. Mais le sexe fort n'entend rien au métier de garde-malade. Il y faut la tendresse féminine."

Au bout de quelques jours, sa fièvre guérit, mais l'œil était perdu sans retour.

"Me voila maintenant affublé d'une borgne !" se dit

le rossignol, oubliant qu'il était lui-même la cause de l'accident. "Si Dolorès savait cela, comme elle se moquerait de moi!" Dolorès était le nom de la Perruche.

Quand l'alouette fut bien, on se remit en route. A mesure qu'ils avançaient, le niveau du sol s'élevait de plus en plus. De hautes collines, des plateaux étroits s'étageaient en gradins et la température devenait de plus en plus froide.

Puis ce furent des montagnes rugueuses, des pics déchiquetés, dont quelques-uns étaient couverts de neige. Il devenait très-difficile de trouver à manger. Parfois, le couple volait dans des lieux sauvages où l'on n'apercevait pas un être vivant, où nulle végétation ne germait sur un sol formé de pierres rougeâtres. Le vent glacé ralentissait leur vol et paralysait leurs muscles endoloris.

Le rossignol maugréait sans cesse, accusant sa compagne de l'avoir trompé:

"Il est propre, ton midi!" disait-il. "Tu n'en connais pas seulement le chemin. Tu crois tout savoir et tu ne sais rien du tout. J'y laisserai mes os, bien sûr dans ces sales montagnes; toi, parbleu! tu es beaucoup plus robuste que moi et tu t'en tireras. Tu l'as fait exprès, tu veux te débarrasser de moi."

Quelquefois ils trouvaient une oasis, un coteau moins rapide exposé au soleil et abrité du nord par quelque bouquet de sapins ou de genévriers. Les feuilles, en se décomposant, avaient formé une couche légère d'humus où le rossignol grattait à grand'peine quelques vers; l'alouette y trouvait quelques graines balancées en panache au sommet de minces graminées.

La vaillante petite femelle essayait de remonter le moral de son ami.

"Courage!" lui disait-elle; "Ne dépensons pas notre énergie en des récriminations inutiles. Quand on est dans le pétrin, il ne faut songer qu'à en sortir. D'ailleurs, cela ne peut plus durer bien longtemps; quand nous aurons franchi le sommet de cette chaîne de montagnes, nous trouverons sans doute un pays fertile et un climat plus doux."

En attendant, la situation ne fit qu'empirer de jour en jour. Le vent devint plus aigre, plus glaciale la pluie.

Un matin, ils trouvèrent la route barrée par une énorme montagne toute couverte de neige qui se prolongeait à l'infini, entrait dans le ciel noir.

"Jamais nous ne pourrons franchir cela!" s'écria le rossignol désespéré.

"Il le faut!" dit résolument l'alouette; "marche!"

Il la suivit en piaillant. Ils volèrent par dessus les nuages, par dessus les pics neigeux. Parfois, quand le soleil frappait la neige sous un certain angle, c'étaient des colorations adorablement tendres, des tonalités mystérieuses, des roseurs émues, comme la nudité de déesses amoureuses; les parties dans l'ombre étaient d'un azur purpurin qui faisait pâlir le bleu du ciel.

Les deux oiseaux volaient au-dessus de glaciers étincelants, de précipices au fond desquels le regard du ciel n'a jamais pénétré. Les sommets rugueux se succédaient sans fin et l'œil des voyageurs ne parvenait jamais à découvrir l'horizon.

"Je n'en peux plus!" gémit le rossignol.

"Marche!" répondit l'alouette; "s'arrêter c'est mourir."

Et, d'un effort suprême, ils battaient l'air raréfié qui les soutenait à peine. Heureusement le vent était pour eux, les portait vers le sud. Après de longues,

d'éternelles heures de cette lutte désespérée ils atteignirent la crête la plus élevée des Alpes. L'alouette jeta un cri de joie.

" Regarde ! " dit-elle.

Devant eux se déployait un panorama splendide.

Les monts s'écroulaient vers le sud en assises successives et formaient des amphithéâtres gigantesques au fond de chacun desquels chatoyait un lac ; les rivières, vues de cette hauteur semblaient de minces rubans de métal, brillaient dans les vallées, disparaissaient subitement pour reparaître élargies à l'étage au-dessous, bouillonnaient en cascades sur le flanc escarpé d'une montagne, puis, s'épandaient en larges nappes bleues.

Au-dessous des neiges éternelles, de verts pâturages luisaient ; plus loin, de grands plateaux de terre labourée ; puis des maisons, des hameaux, de blanches villes couchées autour des lacs ; puis d'autres villages, d'autres villes, d'autres fleuves et de vastes plaines se succédant jusqu'aux confins de l'immense horizon.

" Voici la terre promise ! " s'écria l'alouette dans un transport.

" Oui," dit le rossignol ; " mais aurai-je la force d'arriver jusque là ? "

" Marche ! " répéta l'alouette. " Dans quelques instants nous aurons franchi cette forêt et nous serons sauvés."

L'air était plus doux, le soleil plus chaud. Les deux oiseaux retrouvèrent une énergie suprême et, en une demi-heure franchissant les neiges, ils atteignirent la lisière d'un bois de mélèzes. Là, les pauvres petits, à bout de forces, s'abattirent au pied des premiers arbres.

L'alouette, le cœur battant à lui briser la poitrine, tourna son œil vers le rossignol, et vit que celui-ci avait perdu connaissance.

“ Ciel ! est-ce qu’il est mort ? ” pensa-t-elle.

Elle se traîna jusqu’à lui et, posant la tête sur la poitrine de son ami, écouta son cœur qui battait à peine. Le rossignol était froid : elle se coucha sur lui les ailes entr’ouvertes. Elle eût voulu lui donner son sang, lui souffler dans le bec le peu de vie qui lui restait à elle-même.

Ils demeurèrent là une heure, elle, mourante et remplie d’angoisse, lui tout à fait privé de sentiment. Elle se ranima peu à peu et la chaleur de son corps ramena la vie dans le corps de son compagnon. Penchée sur lui et l’observant avidement, elle sentit les battements du cœur devenir plus forts et la respiration se rétablir. Il ouvrit les yeux et demanda :

“ Où suis-je ? ”

“ Nous sommes sauvés, mon amour ! ” dit-elle ; “ l’avenir est à nous.”

Pendant tout le reste du jour, elle voulut qu’il restât immobile ; elle lui porta sa nourriture et le soigna avec son dévouement habituel. Lorsqu’il avait besoin d’elle, il redevenait gentil et caressant comme aux premiers jours de leur liaison. Alors elle était ravie, oubliait les chagrins qu’il lui avait causés, le trouvait adorable et serait volontiers morte pour lui. Mais à mesure que les forces lui revenaient, le rossignol se montrait moins aimable.

Le lendemain, en s’éveillant tout à fait guéri, il pensait :

“ Faut-il que je sois bête pour témoigner encore de la tendresse à un pareil crampon, après six mois de ménage ! ”

Et comme elle s’approchait pour l’embrasser, il lui dit d’un ton aigre :

“ Tu devrais bien, ma chérie ne me montrer que le

côté droit de ta figure. Cet œil blanc que tu as à gauche me fait mal au cœur."

Elle ne répondit rien et se mit à pleurer.

"Ne sois pas sotte," dit-il durement. "Pourquoi aussi t'avises-tu d'être borgne?"

CHAPITRE VII.

Vers le soir, ils arrivèrent au bord d'un lac qu'entouraient de hautes montagnes boisées de châtaigniers. Il y avait dans ce bois de nombreaux oiseaux, des mésanges, des fauvettes, des pinsons, des rouges-gorges, des linottes.

On lia connaissance et les nouveaux venus narrèrent leur voyage, ce qui leur attira la considération de tous les oiseaux du pays.

Ernest parla beaucoup de Paris où il n'était jamais allé; il raconta, en gazant, ses aventures du Jardin d'Acclimation, qui le rendirent très populaire parmi les oiselles. Les mâles l'admirèrent à cause de ses bonnes fortunes et surtout de son voyage hardi. Ils le comparèrent à Christophe Colomb, lui attribuant tout le mérite de l'entreprise. Et lui se garda bien de dire que, sans l'énergie de la petite alouette, il serait vingt fois retourné sur ses pas; que sans les tendres soins de son amie, il serait mort là bas sur la neige.

Les voyageurs restèrent quelque temps dans le bois de châtaigniers; tous les soirs il y avait festin en leur honneur. Les oiselles s'empressaient autour du rossignol, deux surtout: une jeune rouge-gorge et une fauvette à tête noire lui faisaient des avances marquées. Mais l'alouette veillait du bon œil et ne quittait pas un instant son camarade, si ce n'est lorsque tous les mâles, après le repas du soir, se réunissaient pour jaser jusqu'à la tombée de la nuit.

C'est dans ces causeries libres que le rossignol brillait. Là il ne se gênait pas pour donner des détails précis. Dénué de toute délicatesse, il disait les noms de ses victimes et dévoilait tous leurs secrets, toutes leurs faiblesses.

Les femelles, à quelque distance, écoutaient sans en avoir l'air. Quant aux mâles, ils se pâmaient d'aise aux portraits de ces merveilleuses beautés, de ces étrangères aux passions fougueuses.

"Après tout," dit le père rouge-gorge avec beaucoup de bon sens, "c'est toujours la même chose, et les oiselles de nos pays sont tout aussi agréables."

"Je ne dis pas non," fit le voyageur en lorgnant de loin la fille de celui qui venait de parler. "Je ne dis pas non, mon cher; mais si vous connaissiez ces adorable créatures! Sans parler de leur beauté, si vous saviez tous les raffinements, toutes les recherches de leur amour .... Ah mes amis! rien que d'y penser me met le feu dans le sang!"

"Dieux! que cela doit être bon!" s'écria un jeune pinson d'un accent si convaincu, que toute la société se mit à rire. "Comment avez-vous pu quitter tout cela?"

"C'est très fatigant, mon garçon," répondit le rossignol, "et j'ai failli en mourir."

"Je mourrais volontiers d'une telle mort!" soupira l'adolescent.

"Il vaut mieux vivre pour d'autres amours," dit le voyageur; "le changement, mon petit, la comparaison, voilà le plaisir du vrai amateur."

"Que je suis donc fier de vous avoir connu, Monsieur!" dit le pinson avec effusion.

Le rossignol était flatté de cette admiration sincère.

"Laquelle des ces grandes-dames," demanda le père rouge-gorge vous a laissé le meilleur souvenir?"

" C'est difficile à décider," fit le rossignol avec fatuité. La perruche Dolorès avait du bon; la gorge-coupée était bien tendre; l'inséparable était drôle à cause de la tendresse qu'elle affichait pour son mari; la veuve était très-excitante à cause de son grand deuil. Quant à l'oiselle du Paradis, oh! celle-là, Messieurs, quelles ivresses, quelle science! Elle était réellement la fille du Ciel et vous transportait dans sa patrie. Et puis, son incomparable beauté, cette hauteur qui semblait inaccessible. A elle la palme, mes amis, à elle sans aucune erreur."

Après ce jugement, la conversation tomba et tous les oiseaux retournèrent près de leurs femelles.

Le jeune pinson restait en face du rossignol, le regardait, comme en extase. Le grand homme se pencha vers lui et lui dit à voix basse:

" Voulez-vous me rendre un service ? "

" Avec transport ! " s'écria le pinson.

" Flirtez-donc un peu avec mon alouette et tâchez de l'intéresser assez pour que j'aie une heure de liberté cette nuit.

" Mais, elle est borgne ! " balbutia l'adolescent.

" Vous lui ferez la cour du côté droit et vous ne verrez pas son mauvais œil."

" C'est que je ne la trouve pas belle du tout."

" Qu'est-ce que cela fait, à votre âge on n'hésite pas."

" C'est bon ! " dit le pinson.

Et tous deux allèrent se placer auprès de l'alouette, le rossignol à sa gauche, le pinson à sa droite. Le jeune oiseau joua bien son rôle et pendant qu'il débitait à l'alouette des compliments hyperboliques, le rossignol faisait de l'œil à la petite rouge-gorge. Celle-ci lui glissa dans l'oreille:

" Venez-me voir dans une heure, quand papa et

maman seront endormis. J'ai un conseil à vous demander. Ne me parlez pas : on nous regarde."

Ernest se retourna vers l'alouette juste au moment où elle lui demandait :

" N'est-ce pas, mon ami ?"

Il répondit: " Parfaitement, ma bonne, parfaitement !" réponse qui parut la satisfaire.

Le pinson continuait à se montrer trés éloquent. Comme par hasard, la fauvette à tête noire vint se percher près du rossignol et lui dit :

" Soyez assez aimable pour venir me trouver vers onze heures, quand vous entendrez ronfler mon mari. J'ai quelque chose de sérieux à vous dire."

" J'irai certainement, Madame," dit le rossignol ; et en lui même : " Eh ! Eh ! la vie redevient rose ! "

" Bonsoir Monsieur ! " dit l'alouette au pinson ; " voici la nuit close et j'ai envie de dormir."

Comme le pinson s'en allait, le rossignol le reconduisit un bout de chemin.

" Eh bien ? " fit-il.

" Je lui ai demandé un rendez-vous," dit le petit, " mais elle n'a pas voulu me l'accorder."

" Venez tout de même dans une demi-heure ; elle sera endormie et vous prendrez ma place, à sa gauche."

" Mais, c'est son mauvais œil."

" Justement ; si elle s'éveille, elle ne vous verra pas et croira que c'est moi. Ayez soin seulement de ne pas parler. Tenez vous tout contre elle ; pourvu qu'elle sente quelque chose de chaud, elle ne bougera pas jusqu'au point du jour."

Ce complot perfide fut exécuté de point en point. Le pinson se substitua au rossignol et celui-ci partit en quête de la jeune rouge-gorge, qui demeurait tout au bout de la branche.

Pendant qu'il tâtonnait dans l'obscurité, il entendit une voix très-douce qui disait :

"Monsieur Ernest! Ici, Monsieur Ernest;" et les yeux baissés, elle lui dit tout bas :

"Je veux que vous me racontiez encore votre voyage à travers les montagnes. Comme vous avez souffert, je pleure en y pensant."

Et il lui raconta tout au long son aventure, pendant plus de deux heures. En se séparant ils se promirent de se revoir la nuit suivante.

"Décidément," se dit Ernest, "le père rouge-gorge n'a pas tort; les oiselles du pays sont très agréables, sa fille surtout."

Tout le reste de la nuit, il causa avec la fauvette dont le mari avait le sommeil très-dur. Un peu avant le jour il revint à son logis, où il trouva l'alouette et le pinson endormis côte à côte. Il éveilla ce dernier d'un coup de bec et, sans parler, reprit sa place à gauche de Sophie.

Dans le courant de la journée suivante, la jeune rouge-gorge commit des imprudences; elle causa trop avec le rossignol et lui lança des œillades qui éveillèrent la défiance du père. Quant à l'alouette elle fut de très-bonne humeur et pleine d'attentions pour son Ernest. Elle lui parla du petit pinson :

"Il est gentil," dit-elle, mais trop hardi pour son âge. Croirais-tu qu'il a eu le toupet de me faire une déclaration? Je l'ai joliment rabroué."

"Tu as eu tort," répondit le rossignol. "Dans le monde on ne se fâche pas pour si peu."

Vers le soir le pinson lui demanda :

"Aurez-vous encore besoin de moi cette nuit?"

"Certainement," répondit Ernest. "Nous recommencerons le même jeu."

Et, la nuit venue, le jeune homme revint prendre la

place du rossignol qui fila à ses rendez-vous. Comme il arrivait près de la demeure de la rouge-gorge, il entendit la voix du père qui grondait :

" Veux-tu bien rester tranquille, petite coureuse ? Je t'ai défendu de sortir le soir. Si tu bouges, tu auras affaire à moi."

" Je repasserai plus tard," se dit le rossignol, et il alla chez la fauvette dont le mari ronflait toujours.

Après qu'il eut causé deux heures avec elle, tout-à-coup le souvenir de la petite rouge-gorge lui revint d'une manière aiguë, douloureuse, irrésistible. Il quitta brusquement la fauvette étonnée.

" C'est elle seule que j'aime ! " s'écria-t-il. " Je veux la revoir tout de suite. Son idiot de père doit dormir à cette heure."

Il la trouva tout en larmes.

" Je croyais que tu ne viendrais pas," dit-elle en lui sautant au cou, " et que tu ne m'aimais plus."

" Mon père s'est douté de quelque chose ; il a été très méchant pour moi et m'a guettée toute la nuit ; c'est à peine s'il vient de s'endormir." Et, avec transport : " Qu'il le sache, après tout ; cela m'est égal, je veux tout sacrifier pour toi. Je t'adore ! "

" Moi aussi, chère petite," répondit-il.

" Vrai ? " fit-elle en le regardant jusqu'au fond de l'âme. " M'aimes-tu autant que l'oiselle de Paradis ? "

" Mille fois plus ! Je n'ai jamais aimé que toi."

Dans leur tendre causerie, ils oublièrent l'heure et ne virent pas le ciel qui blanchissait à l'orient. Perdant toute prudence, ils parlèrent très-fort, et leurs exclamations éveillèrent le père rouge-gorge.

" Canaille ! " s'écria celui-ci de toute sa voix ; " petite dévergondée ! "

Et il se précipita sur les amoureux en tapant au hasard. La maman vint aussi.

"Regarde-la, ta fille," dit le père, "entre les ailes de cet étranger, de ce joli cœur de Parisien. Voilà ce qu'il en coûte d'introduire chez soi des gens qu'on ne connaît pas !"

"Petite misérable !" hurlait la mère en battant sa fille pendant que le père plumait sans merci l'amoureux déconfit.

L'alouette, éveillée par ce tapage, vit avec stupéfaction le jeune pinson à côté d'elle. Reconnaissant la voix d'Ernest, elle vola à son secours et tint bravement tête au rouge-gorge irrité.

Celui-ci continuait de crier :

"Ah ! Tu crois qu'on peut impunément flirter avec nos filles ? Nous ne sommes pas des gens du grand monde, nous, nous voulons qu'on respecte notre foyer. Venez donc tous m'aider à jeter dehors ces aventuriers."

Ce fut un tolle général. Toute la population tomba sur l'infortuné rossignol, excepté le pinson qui essaya de le défendre. Le mari de la fauvette à tête noire disait en levant les épaules :

"C'est absurde de faire tant de bruit pour si peu de chose ! Voilà cette petite compromise : on ne pourra plus la marier."

"La petite rouge-gorge pleurait," disait à haute voix :

"Je l'aime, cet oiseau ! C'est moi qui l'ai cherché, cela ne regarde que moi, ce n'est pas l'affaire de papa !"

Voyant la lutte par trop inégale, l'alouette dit à son ami :

"Sauvons-nous !"

Et le couple s'élança hors du bois, sous les huées de la foule.

Lorsqu'ils furent à bonne distance, ils eurent une explication orageuse, mais le rossignol ferma le bec

de l'alouette en lui demandant ce que le jeune pinson faisait, perché à côté d'elle. C'était positif, il n'y avait pas moyen de nier. Elle ne se douta point de la trâme qu'ils avaient traîtreusement ourdie contre elle. Pleine de confusion, elle courba la tête et pleura.

" Allons ! " dit généreusement le rossignol, " Pour cette fois, je te pardonne ; mais si cela t'arrive encore, je te quitte. Continuons notre voyage."

Ils entendirent le sifflet d'une locomotive et virent arriver un train de marchandises qui se dirigeait vers le Sud.

" Si nous prenions le chemin de fer ? " dit l'alouette.

" Ca me va ! " répondit le rossignol.

Et ils se glissèrent sous la bâche qui recouvrait un des wagons.

EDWARD DESSOMMES.

(A suivre.)



Chronique du Vieux Temps.—La Folie aux Roses.

Encore le bon vieux temps! ...... Qu'il est loin et près, vieux et pourtant toujours jeune! Que de charmants et riants souvenirs, de pittoresques et fraîches scènes le dorent et l'ensoleillent d'un éternel printemps.

La vieille habitation qui avait survécu à la haine des Peaux Rouges, aux révoltes des Noirs, qui avait vu arborer successivement le drapeau français, espagnol, americain, confédéré, était encore au moment où commence notre récit, une vaste et commode demeure.

La large galerie qui l'entourait, ombragée par les chênes gigantesques du parc, et si typique du temps colonial, nous réunissait le soir, aux mois de juillet et d'août, quand nous, enfants de la ville, nous venions passer nos vacances chez notre grande tante Elizabeth.

C'était une octogénaire qui portait avec grâce ses quatre-vingts ans. Grande et majestueuse, elle avait des traits fins et réguliers, des yeux bleus et vifs, des cheveux blancs si fins et bouclés qu'ils formaient une auréole neigeuse autour de son bonnet noir. Une grande distinction, une certaine sévérité dans le regard nous en imposaient toujours. Lorsque tante Elizabeth s'installait sur la grande galerie et restait pensive et recueillie regardant couler à ses pieds le fleuve majestueux, ou bien, quand elle rêvait, les regards perdus dans les ombres grandissantes des vieux chênes, nos jeux bruyants cessaient peu à peu, nous parlions tout bas, et graduellement berceuses et boutaques sortaient comme par magie de leur coin, un cercle se formait autour d'elle, ardent, impatient, un chœur de voix

jeunes et fraîches demandaient en suppliant : " Une histoire, chère tante Elizabeth ! "

Ce soir là, comme d'habitude, elle était venue s'asseoir au milieu de notre groupe bruyant, et plus silencieuse que de coutume, elle n'avait même pas l'air de s'apercevoir de notre présence.

Aussitôt les rires cessèrent, le calme remplaça le tapage de nos jeux et de nos voix, un groupe animé mais respectueux l'entoura, et la favorite, une idéale blonde de quatre ans, s'avança câlinement et appuyant ses boucles dorées sur l'épaule de ma tante réclama de sa voix flûtée l'histoire habituelle. Nos voix se joignirent à la sienne : " Chère tante, une histoire de la guerre confédérée ! " Ma tante tressaillit comme si le mot eût été une étincelle électrique, elle se redressa dans son grand fauteuil, ses yeux étincelèrent, elle dit tout bas, presqu'en suffoquant : " Les Yankees ! " Ce mot la rajeunissait d'un demi-siècle. D'un geste elle nous fit signe de nous rapprocher, toute la petite bande comme une envolée d'oiseaux, s'empressa autour d'elle, nous pressentions quelque chose de charmant, peut-être même d'émouvant, d'épique !

" C'était en '63, commença-t-elle, la Nouvelle-Orléans était tombée au pouvoir des Fédéraux. De temps en temps des bandes de cavalerie fédérale conduites par un officier faisaient irruption dans nos campagnes, brûlant, pillant, désolant le pays. C'était, ajouta ma tante avec amertume, le droit de conquête."

Le son vibrant, fiévreux de sa voix nous étonna, nous ne lui connaissions pas cette voix. Rarement le mot Yankee n'avait frappé nos oreilles d'enfants. Nous connaissions la guerre civile comme on apprend l'histoire dans des livres, et les hauts faits de nos pères, les Confédérés, leur héroïsme, leur gloire, nous avaient été

racontés, comme on raconte une chose qui vous tient au cœur mais qui est passée. Nos parents se gardaient bien de conserver vivante chez nous, cette haine qui leur avait brûlé le cœur et qui serait devenue aussi dangereuse qu'inutile. Par patriotisme même notre génération devait être unioniste et ne connaître qu'un seul drapeau, le grand drapeau de l'Union Américaine.

Au bout d'un instant, tante Elizabeth vainquit son émotion et reprit. " Devant la maison s'étendait alors un magnifique jardin, là où cette immense levée nous coupe l'horizon, fleurissaient des roses. Toutes les beautés de la Flore semi-tropicale étalaient le luxe de ses brillantes couleurs, nous embaumaient de l'arome de ses mille parfums. Mais les roses, c'était une vraie folie. Elles s'épanouissaient partout, les blanches, les roses, les rouges de toutes les variétés, de toutes les couleurs ; elles grimpaient sur les balcons, s'étalaient en charmilles, en buissons, se groupaient en masse tendre de verdure et de fleurs. On appelait notre habitation " La Folie aux Roses," et c'était une vraie folie.

C'était ma fleur favorite, et tous les matins j'en faisais la cueillette, j'en remplissais tous les vases de la maison, et je couvrais de leurs pétales odorants les rayons des armoires, les tiroirs ; elles se glissaient jusque dans mon bain, c'était mon innocente passion. Mes fils étaient partis pour la guerre, un seul m'était resté, mon pauvre infirme, qui, depuis cinq ans couché sur un lit de douleur pouvait à peine le quitter. Il n'y avait plus ni gérant, ni travailleurs, les terres restaient en friche et j'habitais seule avec mon fils infirme un coin de notre immense demeure.

Ce soir là ma femme de chambre qui couchait habituellement près de moi sur un lit de repos, m'avait demandé d'aller dans le camp, coucher chez elle. Après

avoir fait ma longue toilette de nuit, allumé ma veilleuse, je suivis Martine jusqu'à la porte et tirai soigneusement les verrous ; elle sortit. Je m'endormis bientôt d'un profond sommeil. Je ne sais à quelle heure de la nuit ce sommeil fut violemment interrompu. Des coups redoublés à la porte de la chambre à côté de la mienne, des hennissements, des pas retentissants de chevaux, des cliquetis de sabre, me réveillèrent en sursaut. Je crus que c'était un cauchemar, étant à peine éveillée. Mais les coups redoublèrent à la porte, bientôt je l'entendis céder, et la terrible réalité me revint à la mémoire, c'était la guerre ! ...... c'était les Yankees ! ...... Une terreur folle s'empara de moi. Je sautai au bas du lit. Je pensai à mon pauvre infirme, je courus à sa chambre, il n'y était plus ...... Où était-il ? Qu'était-il devenu ? Ces monstres à face humaine qu'en avaient-ils fait ? Je me précipitai à la fenêtre de ma chambre, je l'ouvris, et là, sous le grand chêne, la corde au cou, mon malheureux fils se débattait contre ces soldats inhumains. Je tombai à genoux, j'invoquai avec ferveur ce Dieu de miséricorde, ce Père Céleste qui ne laisse pas tomber un seul de nos cheveux, et mes forces me revinrent subitement. Tout cela n'avait pris qu'une minute. Je m'étais relevée devant un grand miroir qui masquait tout un panneau de ma chambre ; mes longs cheveux s'étaient déroulés, ils me tombaient jusqu'aux pieds et m'enveloppaient d'un nuage. En levant les yeux je me vis dans le miroir ; à la pâleur de mon front, avec ma longue robe traînante, je tressaillis ...... J'avais cru voir une apparition vengeresse, l'ange du foyer descendu pour le défendre. Une idée subite et folle me vint à l'esprit. J'écoutai attentivement, j'entendis des pas lourds et retentissants et le bruit d'une armoire qu'on défonçait, mon armoire ...... où je mettais les choses les plus

précieuses, mes bijoux de famille ...... Les misérables ! ...... Et mon fils ! ...... Je courus à la fenêtre, mon malheureux fils était encore là, mais gisant à terre inanimé ...... Ma résolution était prise. Je couvris de poudre ma figure, mon cou, mes mains, et j'ouvris doucement la porte de ma chambre. Sans bruit, sans être aperçue, je me glissai dans l'angle le plus proche, vis-à-vis de la fenêtre ouverte où entraient tamisés par la verdure du parc les rayoux incertains de la lune. J'attendis...... C'était bien un officier yankee, là, devant mon armoire, un tout jeune homme, grand et fort ...... Il ne me voyait pas, il ne m'avait pas entendu entrer. L'armoire était grande ouverte. Une odeur parfumée de rose était répandue dans toute la chambre, et l'officier, les deux mains remplies de leurs odorants pétales y avait enfoui son visage. Je n'avais plus peur ...... la haine, l'indignation, la colère, l'idée du danger de mon fils, cette désécration de mon foyer, là, devant mes yeux, me donnèrent une force surnaturelle. Je m'avançai d'un pas, l'officier entendit le léger frôlement de ma longue robe sur le tapis, il leva la tête ...... C'était le moment ...... J'étendis le bras et avec une faible voix, un souffle qui semblait un murmure lointain de la tombe, je lui dis les seuls mots anglais que je connusse : " Go away ! "...... Je le vis tressaillir ...... il m'avait aperçue ...... Non, jamais la terreur ne fut mieux exprimée que celle qui se peignit sur ses traits. Ses mains tremblantes laissèrent échapper leur moisson de roses, son corps fut secoué comme d'un violent frisson, ses dents claquèrent, il me regardait la bouche ouverte, ses jambes mêmes semblèrent se dérober sous lui. Je m'avançai résolument d'un pas, mes longs doigts glacés et pâles touchèrent son épaule. En ce moment un rayon de lune glissant dans les

interstices du feuillage m'enveloppa comme d'une lumière surnaturelle. Je fis un autre pas et murmurai plus faiblement encore : " Go away."

Pour cette fois, le jeune homme n'y tint plus. Il tourna sur les talons, pris d'une terreur folle et s'enfuit. Je l'entendis crier d'une voix étranglée à ses compagnons sur la galerie : " Haunted ! Haunted ! " Je le suivis mécaniquement, mes doigts toujours étendus. A mon apparition sur le seuil de la porte, les soldats déjà en panique à la disparition précipitée de leur chef, le suivirent en poussant une clameur frénétique et j'entendis bientôt le galop des chevaux et la fuite précipitée de l'escouade.

Je voulus courir à mon fils pour lui porter secours s'il était encore temps. Mais la force surnaturelle qui m'avait soutenue jusque là me manqua, mes genoux ployèrent sous moi, et, dans la froide nuit, sous les pâles rayons de la lune, je glissai inanimée sur le plancher, inerte et glacée, comme le pâle fantôme que j'avais si merveilleusement représenté.

L. A. F.

LA MÈRE ET L'ENFANT.

Avez-vous bien pesé ce mot qui vient du cœur,
Et qui remplit l'enfant de joie et de bonheur ?
Ce mot mystérieux qui couvre la nature,
Et réjouit toujours la moindre créature ?
Savez-vous bien, amis, que le sein maternel
Renferme des rayons de l'amour éternel ?
Que Dieu le veut ainsi dans la nature entière,
Qu'il le voudra toujours jusqu'à l'heure dernière ?

Ah ! contemplez la mère auprès du chérubin
Que Dieu fit naître un jour de son amour divin.
Autour de son berceau son cœur veille sans cesse
Et répand sur l'enfant une immense tendresse.
Vainement il devient un homme en grandissant :
Pour la mère, il sera toujours le doux enfant.
Hélas ! rappelez-vous vos angoisses, O mère !
Ainsi que votre joie et votre amour sincère.
Pouvez-vous l'oublier lorsque petit et beau,
Il sommeillait en paix couché dans son berceau.
Non ! le cœur maternel reste toujours le même ;
Il bénira toujours le bel ange qu'il aime.

N'est-il pas juste et bon que l'enfant à son tour
Verse à flots dans son sein son plus profond amour ?
Il le faut, car l'amour que la mère demande
La nature l'exige et Dieu le lui commande.
Malheur donc à l'ingrat, malheur au nouveau né
Qui porte dans ses flancs le germe du damné.
Un jour Dieu maudira ce monstre de la terre
Pour avoir déchiré ton pauvre cœur, O mère !
Retire-toi, maudit, dira le Dieu vengeur,
Ta place est aux enfers, dans les champs de l'erreur.

JULES CHOPPIN.